

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, Nouvelle-Orleans. Bouti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE. Du 13 février 1911. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

CARNET MONDAIN. FEVRIER. A L'OPERA. 13 Mithras. 16 Obéron. 21 Atlantides. 23 Chevaliers de Momus. 27 Equipe de Protée. 28 Rex. 28 Equipe de Comus.

La succession de Léopold II.

Un pas important vient d'être fait dans la voie du règlement de la partie de la succession de Léopold II qui concerne la fameuse fondation de Niederfalbach, par laquelle le défunt souverain des Belges entendait faire réaliser, après lui, certaines de ses conceptions et à la disposition de laquelle il avait mis un nombre considérable de millions—trente selon les uns, quarante selon les autres. D'une part, l'Etat belge réclamait l'avoir de la fondation, comme provenant de l'actif de l'ancien Etat du Congo; d'autre part, la princesse Louise, fille aînée de Léopold, revendiquait son avoir comme appartenant à la succession royale.

congolais dont la Belgique a repris la charge en reprenant la colonie. Dans ces conditions, la fondation de Niederfalbach remet les millions qu'elle détient à l'Etat belge, sous condition pour celui-ci d'abandonner une somme de 1,100,000 francs à un effet déterminé. De son côté, l'Etat belge s'engage à fonder une œuvre utile au Congo, qui portera le nom de Léopold II. Le roi Albert, en son nom et au nom de ses fils, renonce formellement aux avantages réservés dans la fondation de Niederfalbach aux princes agnates de la famille de Cobourg régnant en Belgique.

LE Docteur John Evans vient de mourir.

Le dernier, il avait été décoré par Napoléon III qui le fit commander sur le champ de bataille de Sedan.

Le docteur John Evans, marquis d'Oyley, a succombé, il y a quelques jours, à Paris, dans sa soixante-troisième année, à une courte mais implacable maladie. Le défunt était le neveu du fameux Thomas Evans qui, lors de la chute de l'Empire, aidé l'impératrice Eugénie à quitter la France.

C'est que le souverain avait apprécié à leur valeur les remarquables qualités de finesse, d'énergie, d'habileté du gentilhomme américain. Il lui confia des missions. Il en fit une manière d'ambassadeur "in partibus".

Certains de ces souvenirs, étayés de preuves irréfutables, eussent projeté une lueur nouvelle et décisive sur bien des points du sombre drame de l'Année terrible demeurés obscurs en dépit de l'histoire.

John Evans se proposait—nous le savons de source sûre—de publier ses souvenirs sur les dernières années de l'Empire. Il avait entassé notes et documents. Il se proposait de se mettre à l'œuvre bientôt. La mort, qui n'attendait pas si tôt, ne lui a pas laissé le temps de réaliser son projet. Et c'est grand dommage.

les médecins américains utilisaient ce merveilleux médicament. On revint ensuite John Evans sur le champ de bataille de Sedan. Son ambulance y fit merveille. Napoléon III, que la fortune venait d'abandonner, ne voulut pas se séparer de ce noble ami sans le récompenser. Il le fit commandeur de la Légion d'honneur.

Le défunt était titulaire de presque tous les ordres étrangers. Il avait approché tous les souverains et sur tous il savait des anecdotes intéressantes. Le docteur John Evans avait eu trois fils: deux périrent de mort violente. La disparition du second, Alexander, survenue de façon mystérieuse, défraya longuement la chronique des journaux, ces dernières années. Enfin, il y a six mois, le pauvre docteur voyait mourir sa femme qu'il adorait. Ce fut son dernier chagrin.

L'EXPOSITION DE 1920.

Il ne s'est guère passé de semaine, depuis que la question fut pour la première fois posée, où n'ait paru dans les journaux cette nouvelle, sèchement enregistrée: "Le conseil municipal de X... a exprimé le vœu qu'il n'y eût pas d'exposition universelle à Paris, en 1920".

Ne devons-nous pas être, en surplus, renseignés officiellement sur cette question par le ministre même du commerce et de l'industrie?

On se souvient qu'il y a un certain temps déjà, une enquête fut instituée par ordre du ministre auprès des Chambres de commerce et des associations professionnelles. Qu'est devenue cette enquête? Ceux qu'on interrogeait ont-ils oublié d'y répondre, ou sont-ce les bureaux qui oublient de nous faire connaître ce qu'on leur a répondu?

THEATRES. ORPHEUM.

La salle, à l'Orpheum, était trop petite hier pour contenir la foule accourue pour assister à l'exécution du nouveau programme. Les spectateurs ont été récompensés de leur empressement par des numéros exceptionnellement attrayants, entre autres celui intitulé: "The Picture of Dorian Gray", une petite comédie d'Osca Wilde jouée à la perfection par un acteur anglais, M. Edward Davis, secondé par une très bonne troupe.

Les excellents comiques W. H. Sloan et W. Mack interprètent une comédie très amusante "High Life in Jail". Un numéro très intéressant et qui sort entièrement de l'ordinaire est celui présenté par Ramses. Citons encore le diseur de monologues James H. Cullen bien connu des habitués de l'Orpheum, le duo Banks-Breazale, les danseurs Lydell et Butterworth, les Balzars et pour finir le ciné-

matographe dont les tableaux soulèvent toujours un vif intérêt.

Théâtre de l'Opéra.

La seconde représentation de l'opéra de Xavier Leroux, Le Chemineau est annoncée pour ce soir. Le succès de la première laisse prévoir que l'ouvrage fera salle comble plusieurs fois avant que la vogue en soit épuisée.

Demain, reprise d'un des opéras que l'on entend toujours avec plaisir Lucie de Lammermoor, et grand ballet.

Samedi, Le Trouvère; dimanche, Faust, le jour; Bocca le soir; avec grands ballets à toutes les exécutions.

TULANE.

"The man who owns Broadway", la nouvelle comédie de Geo. M. Cohan, est comme toutes les pièces dues à la plume de cet auteur, pleine d'esprit du meilleur aloi et très amusante. C'est devant des salles absolument comblées que les deux premières représentations ont été données au Tulane, et tout fait prévoir qu'il en sera de même le reste de la semaine.

Comme le titre de la pièce l'indique l'intrigue se déroule à New York et met en scène des personnages originaux et intéressants. M. Raymond Hitchcock, le comique qui tient le premier rôle, est secondé par une excellente troupe, aussi les applaudissements n'ont-ils pas été ménagés aux interprètes, en particulier à Mmes Flora Zabelle et Mildred Elaine.

La mise en scène est particulièrement soignée, les costumes sont superbes. "The Man Who Owns Broadway" abonde en jolies chansons. Cette comédie musicale restera à l'affiche du Tulane toute la semaine et sera donnée en matinées à prix populaires mercredi et samedi.

CRESCENT.

"The Thief" la belle comédie dramatique de M. Henry Bernstein, donnée cette semaine au Crescent, est sans contredit la meilleure pièce qui ait été jouée cette saison à la Nouvelle-Orléans.

Un public nombreux et enthousiaste a assisté à la première dimanche soir et a longuement et fréquemment applaudi les excellents interprètes de l'œuvre de Bernstein, entr'autres Mlle Blanche Shirley et M. Hallett Thompson qui tenaient les rôles de Marie Louise Voysin et de Richard Voysin.

Les autres rôles sont très convenablement tenus par MM. W. A. Whitear et Frederick Clayton et Mlle Isabel Sherman.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle".

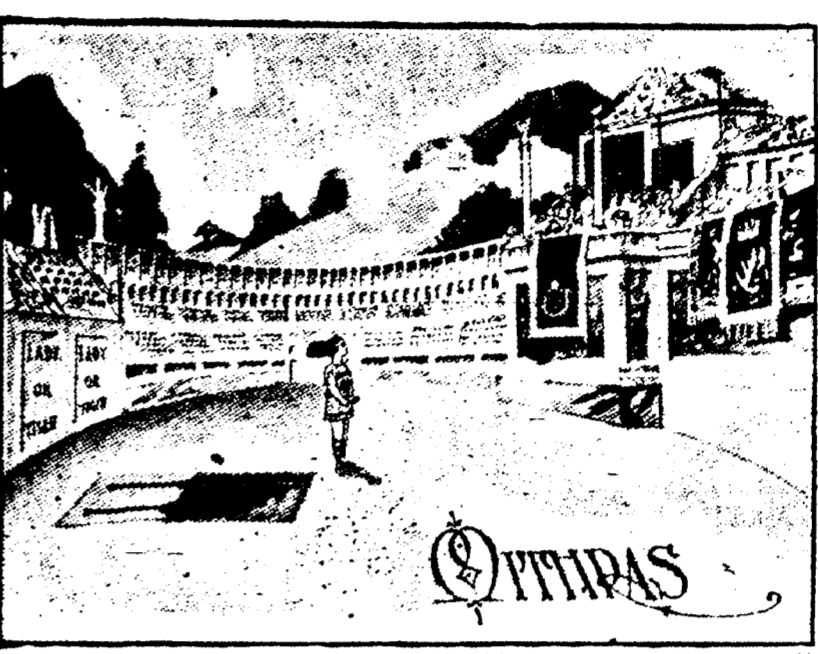
Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

MITHRAS,

Ses Tableaux vivants et son Bal à l'Opéra.

LA DAME ET LE TIGRE.

Mlle MARION MONROE, Reine; Miles Adrienne Ziegler, Frederica O'Reilly, Hazel Fairchild, Eliza Wisdom, demoiselles d'honneur.



Déjà nous semble-t-il percevoir le tintement des grelots dans nos rues; déjà nous semble-t-il voir sillonnant la ville les Colombines et les Harlequins qui, le Mardi-Gras, amusent les foules de leurs pantomades. Ce jour est prochain: nous y touchons, car les fêtes qui le précèdent sont nombreuses.

Hier soir le théâtre de l'Opéra, qui avait ouvert ses portes plusieurs fois dans de semblables circonstances, les rouvrait pour permettre au Grand Prêtre Mithras et à ses fervents d'y donner leur bal annuel qu'ils ont fait précéder de tableaux vivants d'une féerie splendide. Mithras, toujours heureux dans le choix du sujet de ses tableaux, avait emprunté celui d'hier à une œuvre d'imagination, "The Lady or the Tiger" des "Novels and Stories of Frank R. Stockton".

C'est l'histoire d'un règne des temps anciens, qui commence comte un conte de Perrault: Il était une fois un Roi moitié civilisé, moitié barbare et d'une originalité très grande. Très autoritaire, comme le sont tous les rois, il n'était pas exempt de manies de "dadas", disait la langue verte.

Il avait le don de dédoublement, car deux hommes vivaient en lui, le bon et le cruel. Pour se distraire de l'ennui qu'il éprouvait à se laisser vivre, il avait fait construire dans son palais une arène où, au gré de sa fantaisie, descendaient hommes et fauves pour y rivaliser d'adresse et de force; ce n'était pas sans danger que les rencontres y avaient lieu, car souvent et c'est alors que le Roi était vraiment heureux, l'un des combattants tombait, le fauve sous les coups du gladiateur, ou le gladiateur sous la griffe ou la dent de l'animal; plaisir de roi — manes de Caligula, de Néron, tressaille!

Un combat cruel se livre dans ce cœur de femme; l'amour en sort triomphant, la jalousie vaincue. La Princesse sait que la femme est à droite et le tigre à gauche. Dans un regard qu'elle échange avec son oeil-à-tigre, elle le lui fait savoir, et c'est par cet héroïque sacrifice que se termine le conte que Mithras et ses disciples ont raconté en action, qu'ils ont représenté par une pantomime très réussie.

COMITÉ DE RÉCEPTION:

Gus. B. Baldwin, président; R. H. Downman, R. S. Charles, J. J. Judge, F. A. Monroe, W. L. M. Tenber, J. P. Baldwin, G. H. Dunbar, Bussiere Rouen, D. A. J. Babin, Dr J. M. Bachelor, W. M. Gurley, J. E. Merrill, B. Marquez, Felix Pulg, W. H. Mc Lellan, L. N. Morton, P. Olivier, G. W. Clay, William A. Bell, Martin L. Matthews, C. V. Allain, Paul Capdevielle, Paul Geppi, W. C. Keenan, L. E. Jung, N. M. Wisdom, R. N. G. Smith, Albert J. La Place, Arthur H. Dick, Geo. W. Nott Jr, Ernest Burglières, Gus. Westfeldt Jr, S. Jackson, Gaston Lataux.

Le jugement de la Cour de Gretna est annulé.

La Cour Suprême de l'Etat à sa séance d'hier a annulé le jugement rendu contre l'architecte Conradi, par la Cour Criminelle du 2ème District Judiciaire siégeant à Gretna, et ordonné la libération du prisonnier.

Conradi avait été mis en jugement et condamné à deux ans de pénitencier à la suite d'une accusation de chantage portée par le Rév. Théophile Stenmann, curé de l'église St-Joseph, à Gretna.

Dévaliseur de troncs.

Un individu du nom de Raoul Vasseur a été arrêté dimanche matin au moment où il cherchait à dévaliser le tronc de l'église St-Alphonse. L'arrestation a été opérée par F. Jean, lequel a remis le prisonnier entre les mains de la police. Vasseur, pour toute excuse, a déclaré qu'il était sans travail et sans moyens d'existence, et que plutôt que de demander l'aumône il avait préféré voler.

Comparaison de chinois.

Hop Yick, Jung Poy, Chang Quong et Sam Chang les quatre chinois arrêtés récemment par des agents du service secret, fédéral au moment où ils tentaient de passer de l'opium en contrebande, ont comparu hier matin en audience préliminaire devant le juge Foster et ont plaidé non coupable.

Décision de la Cour Suprême.

Dans une décision rendue hier matin par l'intermédiaire du juge Moore la Cour Suprême de l'Etat a approuvé l'acte de la Législature créant la nouvelle paroisse d'Evangeline et le déclarant conforme à la Constitution.

Tentative de suicide.

Joséphine Johnson, une femme de couleur âgée de 19 ans, a tenté à ses jours hier matin vers trois heures et demi en absorbant une quantité de tablettes antiseptiques, en sa demeure rue Bienville, 1519. Elle a été secourue à l'hôpital.

COLLISION.

Une collision s'est produite à Alger, hier après-midi, entre une locomotive et un train de marchandises. Eugene Haight, le mécanicien, a été légèrement blessé à la main.

ARRESTATION.

Olin R. Ruff a été arrêté à l'angle des rues Canal et Bourbon hier soir par les détectives Coyle et Brewer. Il est accusé de vol.

COMITE DU BAL.

Edmond Phelps, président; S. P. Walsley, Dr. J. P. O'Kelley, Bur-

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O. No 57. Commencé le 10 Dec. 1910.

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INEDIT. Par CHARLES MEROUVEL.

DEUXIEME PARTIE. LUTTES ET DETRESSE. XIX. MARANS.

(Suite) Elle prit les mains de son amie: — Moi qui sais tout, lui dit-elle, j'ai pu remarquer l'effort qu'il fait pour se contraindre... Je l'ai observé avec attention sans qu'il s'en doute... Il y a en lui un fonds de tristesse qui paraît

—Oni. —Que fait-il? —Tu sais qu'il a été expédié au Transvaal. —Tu me l'as écrit. —On parle de découvertes, de mines d'or, de diamants; c'est une fureur. M. Lebour a envoyé M. de Rouves en mission... Il paraît qu'il s'en acquitte admirablement... qu'il reviendra avec une petite fortune pour lui et une grande pour les associés de la banque. L'argent va toujours plus vite à ceux qui en ont qu'aux autres... C'est un effet de magoétisme. —Tu l'as vu avant son départ? —Oni. —Ton impression? —Ma pauvre Mathilde, je connais son indignité... Je sais son histoire — J'ai pour toi, tu le sais, la plus vive et la plus profonde des affections. Tes chagrins m'ont bouleversés. Je ne sais pas ce que je concentrerais à souffrir pour te savoir heureuse, consolée! Eh bien! la vérité m'oblige à te dire que cet homme est fait pour plaire, qu'il inspire tout de suite confiance, qu'il a une simplicité, une apparence de franchise qui séduisent et entraînent... Elle prit les mains de son amie: —Moi qui sais tout, lui dit-elle, j'ai pu remarquer l'effort qu'il fait pour se contraindre... Je l'ai observé avec attention sans qu'il s'en doute... Il y a en lui un fonds de tristesse qui paraît

incurable. —Quand reviendra-t-il? —Je ne sais pas... Mais ce ne sera pas prochainement sans doute... La cloche du déjeuner sonna le premier coup. Mathilde passa son bras sous celui de son amie et lui demanda: —Tu me parlais rarement de lui dans tes lettres... —C'est vrai. —Eh bien! tu avais raison. Ce nom me rappelle des heures de douleur et de honte, des scènes que je voudrais oublier et une année entière de larmes dévorées et de tortures dont le souvenir me fait frissonner encore. Elle l'interrompit et dit: —Ma chère Alice, regarde-moi et pense qu'il ne faut jamais prononcer ce nom devant moi! Un flot de larmes roulait de ses yeux. Elle les essuya, les arracha plutôt d'un geste violent et reprit: —Il évoque en moi des craintes terribles. Je me dis que tout n'est pas fini, que la petite créature que j'ai quitté avec tant de regret a besoin d'un père pour la diriger, pour la défendre et qu'elle n'en a pas, qu'elle ne peut pas en avoir... Il me dit que me vie est brisée, que je suis objet de mépris des uns et des doutes des autres; que le monde m'est fermé et que je ne peux plus être pour lui qu'une sorte de être et délaissée dont on se dé-

tourne ou qu'on ne voit que pitié—comme toi, ma chérie, par une bonté que rien ne peut rebuter et une amitié qu'aucune faute ne saurait altérer. Elles étaient sorties et se trouvaient sur le perron du château. Elle se secoua et fit un effort sur elle-même. —N'y pense plus! fit-elle. —Espère en l'avenir! —Espère!... Quoi?... Elle leva les yeux au ciel. Le ciel était bien; le soleil riait; les fleurs des corbeilles embaumaient. Alice l'embrassa et lui dit: —L'hiver passe... Le printemps renait!... Tu as la jeunesse et la fortune, c'est déjà quelque chose. Et tu es si bonne que Dieu, s'il est juste, et j'en suis sûre, se peut pas te refuser le reste. Le second coup sonnait au campanille des cuisines. —Allons déjeuner et laissons-nous vivre, soupira Mathilde. Tu as raison peut-être... Espérons!... Mais elle ne le disait que du bout des lèvres. Le cœur n'y était pas! XX. —DÉCADENCE. Il y a des conspirateurs et des conspiratrices de plus d'une sorte. Elles n'ont pas toutes pour ob-

jet la destruction d'un gouvernement. S'en ondril beaucoup plus contre le repos des particuliers et leur sécurité. Examinez les petits papiers qui vont arrivant chaque jour sous bande ou sous enveloppe. Il en est distribué des milliers qui portent ceci: "Un tel — suivent les qualités du personnage, ses titres à la confiance, ses diplômes pour ainsi dire — recherches et filatures, divorces et mariages, successions, enquêtes secrètes, etc. etc." On sait ce que l'offre veut dire. Considérons contre l'homme on la femme qu'on redoute ou qu'on désire, qu'on hait ou qu'on aime, qu'on veut torturer ou mettre au pillage. Ce sont les moins nouvelles. Jadis elles se tenaient dans l'ombre, avilies et honteuses. Maintenant elles s'étaient au grand jour avec une impudeur qui ne révolte plus personne. A l'heure où la cloche du déjeuner de Marans annonçait le dîner, un voyageur descendit à la gare Saint-Lazare du rapide de Dieppe où la station s'était prolongée à cause d'un été exceptionnel, et suivi d'un valet de chambre porteur d'un seul valiseuse valise, il se jeta dans un fiacre et ordonna au cocher: —Rue des Saints Pères, hôtel de Marans. C'était Raoul d'Andelle.

Le valet, c'était l'ami de la lingerie de la comtesse. Le visage du maître offrait tous les symptômes de la plus violente contrariété. Il rongeaient entre ses dents la pointe de ses fines montaches; ses sourcils se rejoignaient sur son front creusé de plus, ses yeux étaient pleins de bile. Lazare, au contraire, conservait son apparence de valet de chambre, avec son nez en trompette, sa face effrontée et son air gouaillier. A ses pieds de comte qui l'avait appelé d'un signe, il demanda: —Monsieur ne va pas rue Fontany? —Non... Le valet insista: —Je croyais... L'ancien officier répéta: —Non, j'ai affaire. —Un rendez-vous? —Deux. Le premier avec Salomon... —Un rongeur qui a bon appétit, à ce qu'on dit. —Pas plus que les autres. —Monsieur le comte en connaît quelques uns... —Beaucoup. —Alors les fonds sont en baisse? —Asez. —La nuit dernière n'a pas été bonne? —Horrible. —M. le comte avait été trop heureux à Trouville... Dieppe

ne lui est pas sain. —Non. La conversation en resta là. Le fiacre s'en allait tranquillement vers la Seine et ses ponts. Raoul d'Andelle avait hâte d'arriver. Ses doigts s'agitèrent dans une espèce d'excitation nerveuse. Ses lèvres mûres rentraient l'une dans l'autre. L'autre reprit: —M. le comte n'a-t-il pas dit deux rendez-vous? —Oni. —L'autre?... —Avec un certain Laurent qui m'a déjà rendu quelques services... Tu feras entrer Salomon d'abord. —Bien. Le mari de Mathilde de Fel n'avait pas de secrets pour son valet. A la entendre et à voir leur familiarité, on n'en pouvait guère douter. Cependant il ne lui dit pas de quelle nature étaient les services qu'il attendait de ce Laurent. Lazare précisa: —C'est bien de M. Laurent Quinolet qu'il s'agit? —Parfaitement. Tu l'as déjà vu. —En effet. Le valet de chambre songea: —Une face patibulaire!... A qui monsieur en veut-il? —Mais à Paris on rencontre des fiâtes de toutes sortes et Lazare n'était pas de ceux qui s'étonnent